

# GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



**LES MEILLEURES  
ÉCOLES DU MONDE**

1<sup>RE</sup> PARTIE  
**EN FINLANDE**



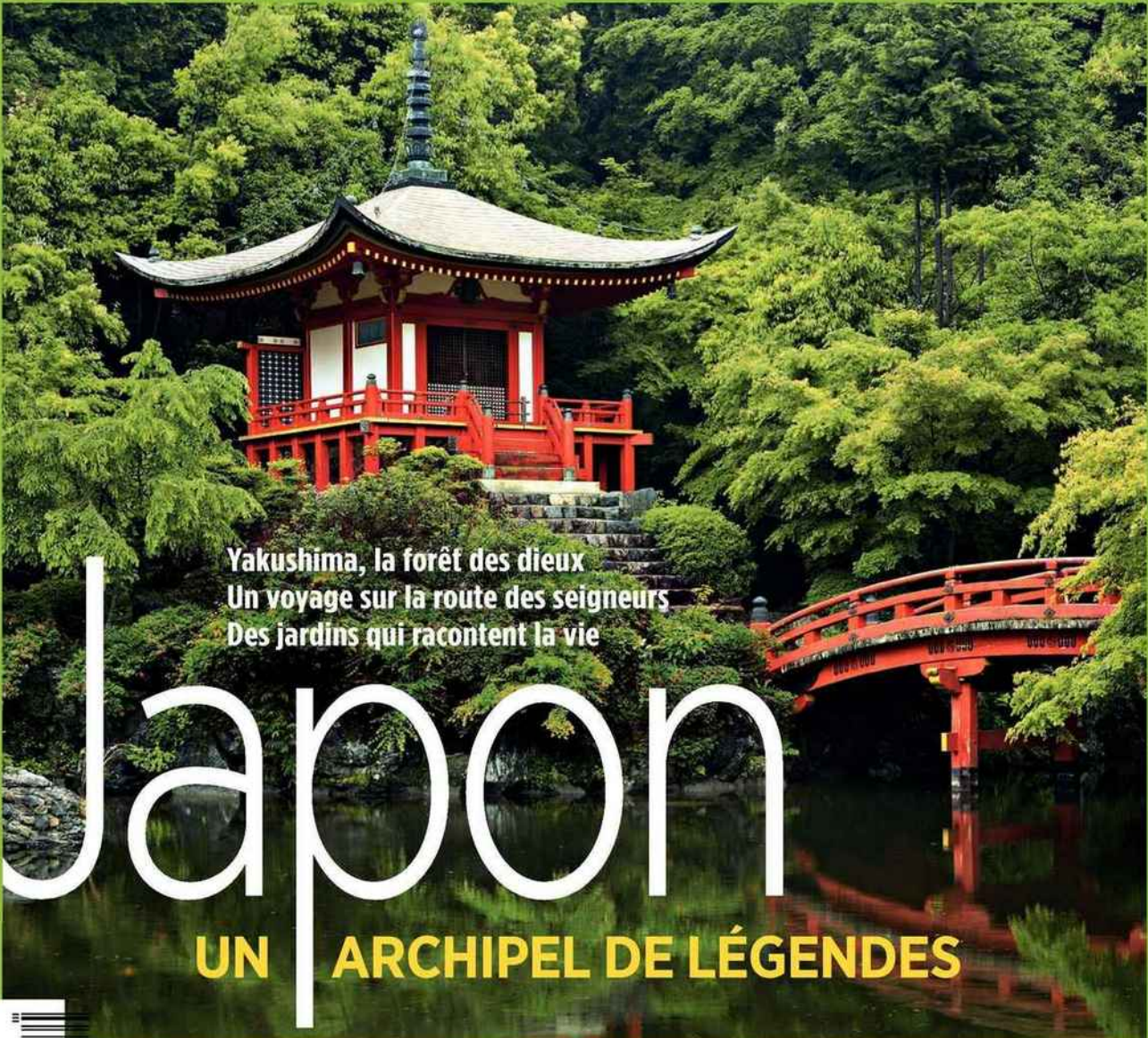
N° 427 SEPTEMBRE 2014

GEO N° 427. Septembre 2014

JAPON DE LÉGENDES • Education en Finlande • Sultanat d'Oman • Frontière Inde-Bangladesh • Les Alsaciens

www.geo.fr

BEL. 6 € - CH. 10,50 CHF - CAN. 11,50 CAD - D. 7,50 € - ESP. 6,5 € - GR. 6,5 € - ITA. 6,5 € - LUX. 6 € - PORT. CONT. 6,50 € - DOM. Avion. 9 € - Surface. 5,90 € - MAY. 13 € - Maroc. 6,60 DH - Tunisie. 9 TND - Zone CFA Avion. 6 300 XAF - Zone CFP Avion. 2 000 XPF - Bateau. 1 000 XPF



Yakushima, la forêt des dieux  
Un voyage sur la route des seigneurs  
Des jardins qui racontent la vie

# Japon

**UN ARCHIPEL DE LÉGENDES**



**Oman**  
UN THÉÂTRE DE SABLE  
ET DE PIERRE

GRAND  
REPORTAGE

LA GRANDE  
MURAILLE DE  
L'INDE



**Série France**  
QUI SONT  
LES ALSACIENS ?





ÉVASION

À l'automne, le feuillage  
des érables enflamme le jardin  
du temple Daigo-ji, à Kyoto.  
Ce sanctuaire bouddhiste,  
classé au patrimoine  
mondial de l'humanité, date  
de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.



# JAPON ARCHIPEL DE LÉGENDES

Un temple où l'on vénère les mousses, une forêt sacrée habitée par les dieux, un chemin impérial qui inspira les plus grands peintres... Loin de la frénésie des mégapoles, il existe un autre Japon, où règne l'harmonie avec la nature.

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME





**D**e tous les signes de l'éphémère, la fleur de cerisier est au Japon l'emblème le plus fragile, qu'à tout instant le vent peut disperser et la pluie jeter à bas. Cette merveille fugace, la poésie en a transmis le symbole depuis tant de siècles que les fleurs y ont parfois perdu leur force et leur printemps. Pourtant, loin des plaisirs de lettrés, bien loin des collines, dans les villes du Japon d'aujourd'hui, bruyantes et denses – désenchantées parfois –, le rite se perpétue chaque année sans faillir, illuminant le ciel.

Et s'il est une fête populaire entre toutes, dans ce pays qui célèbre tant les saisons, c'est aussi la plus vulnérable, qui dure le temps

hors du temps qui les emporte. Et même si l'imagerie n'est jamais très loin, elle cède sans peine à l'enchantement. Sur cet archipel soumis à de violents séismes, aux éruptions volcaniques, aux raz de marée et aux typhons, les cerisiers semblent retenir dans leurs pétales l'incertitude et la fragilité de toute vie, et c'est à chaque fois comme si leur nuée blanche renouvelait un pacte avec l'éphémère. Ils symbolisent ce que les bouddhistes nomment l'«impermanence», propre à toute chose, dans une conception du monde introduite au Japon au VI<sup>e</sup> siècle, sans jamais supplanter le culte des ancêtres et des divinités de la nature, le shintô, mais tout au contraire s'y alliant.

Cette sensibilité à l'évanescence marque toute la culture japonaise,

## L'AUTEUR | VÉRONIQUE BRINDEAU

Historienne de la musique japonaise, cette enseignante à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) a publié «Louange des mousses» (éd. Philippe Picquier 2012).

couper, pour mieux y contempler cette rosée à laquelle se compare la vie des êtres mortels.

Mais l'un des traits singuliers du Japon est peut-être de cultiver cette attention au passage du temps, moins dans le spectacle du monde que dans son écoute. Ainsi la cloche des temples bouddhiques fait-elle entendre l'évanescence de toute chose, aujourd'hui comme hier, à Osaka ou Tokyo comme partout, dans la résonance qui s'épuise et s'éteint dans le vent. La première image du «Dit des Heike», au XIII<sup>e</sup> siècle, est en réalité un son, qui ouvre sur des récits de batailles et de victoires que demain transformera en défaites et déchéances : «... le son de la cloche, de l'impermanence de toutes choses est la résonance... L'orgueilleux certes ne

# LA GRENOUILLE

Mais aussi le vent de l'ouest ou le cri d'un insecte... Pour les Japonais, le moindre

d'une éclosion et peut se réduire à quelques heures si la pluie s'en mêle. On la nomme «hanami», «regarder les fleurs». On se réunit sous les cerisiers blancs, on pique-nique entre amis, amoureux, collègues ou parents et, quand la nuit vient, c'est alors un dais de lumière neigeuse qui danse dans le noir au-dessus de la fête. Ou bien encore c'est une allée où l'on passe, tandis que les pétales déjà se détachent et tombent au ralenti sur vos épaules. Du sud de l'île de Kyūshū à la pointe septentrionale de Hokkaidō, le Japon est tout entier tendu vers la délicate floraison, dans un élan intime et unanime à la fois qui semble garder les fleurs et ceux qui les admirent

avec une inclination particulière pour la rosée qui disparaît dans le jour. Elle brille à chaque page du «Dit du Genji», le grand roman de dame Murasaki Shikibu au début du XI<sup>e</sup> siècle, au point que l'arbuste le plus prisé y est le lespédèze, qui

## Début du printemps / une montagne sans nom / dans la brume fine (*Matsuo Bashō*)

retient les délicates gouttelettes plus que tout autre et frémit au moindre souffle de l'aube. A la même époque, dans ses «Notes de chevet», la femme de lettres Sei Shōnagon adjurait les jardiniers de laisser les herbes hautes sans les

dure, tout juste pareil au songe d'une nuit de printemps». Chaque pièce de théâtre nô est un rêve éveillé, qui presque toujours s'achève par la rumeur du vent dans les pins où se dissolvent les dernières paroles des guerriers et des femmes d'autrefois.

De cet éphémère, les brefs poèmes appelés haïku portent la trace d'une autre manière encore. Dans leur forme classique, toujours employée par des milliers d'amateurs et que publient d'innombrables revues, la saison est une référence obligée à travers des termes précisément nommés «kigo» ou «mots de saison».

La lecture de ces mots, extraits des poèmes et réunis en almanachs, allie le plaisir des listes à celui d'un dictionnaire encyclo-



pédique où chaque saison est représentée par les multiples traits qui la suggèrent : le cri d'un insecte, le vent qui vient de l'ouest ou la chaleur qui s'épaissit, la brume du printemps ou les plis de l'eau gelée, les jeux des enfants

## Dans l'eau de la cruche / nage une grenouille verte / pluie du cinquième mois (*Masaoka Shiki*)

ou la couleur des rizières, l'arc-en-ciel ou le sentiment serein d'une solitude, mais aussi les mots nouveaux des loisirs et des transports que déverse la mondialisation des techniques et des objets. Dans ce vaste nuancier, tout fait signe

fugace d'un animal qui donne à la nuit sa durée, à l'hiver son étendue. Sur cet arrière-plan comme sur une toile vient s'inscrire tout ce qui s'apparente au bond, au cri, au jaillissement comme à l'étonnement pur, à la fulgurance muette d'un pétale de pivoine qui tombe, au scintillement d'une luciole dans une moustiquaire. C'est l'irruption du trait qui révèle l'espace, et c'est l'instant qui en donne la mesure.

Avec leurs arrangements de pierre sur une aire de sable ratissé, les jardins secs semblent soustraits au temps. Dessinées par le râteau du moine, les lignes parallèles figurent pourtant des ondes mo-

biles venant battre contre les rochers, et la mer, qui vient sans bruit devant le promenoir d'où l'on porte le regard, prend part à cette rencontre d'un instant, entre les vagues qui viennent et le temps qui s'y tient. Ce frôlement entre une fuite et une persistance, le jardin du Shisendō, à Kyoto, le propage par un bruit qui vient en scander la contemplation étale, lui imprimer une secousse. Aménagé en retraite pour s'y adonner à l'étude par le samouraï Ishikawa Jōzan dans les années 1640, la résidence s'ouvre sur un jardin depuis une vaste salle en tatamis ornée de portraits de poètes chinois qui lui valent son nom «d'ermitage des poètes». Passé l'entrée principale, c'est comme en un rêve que l'on vient s'asseoir au bord du

# ET LA ROSÉE

détail fait sens dans l'expression des saisons et de la fragilité de la vie.

Dans ce pays, l'attention au passage du temps se fait moins dans l'observation du monde que dans son écoute.

vers chacune des cinq saisons – cinq, car le nouvel an y figure à part entière. Ainsi observé selon une variété de points de vue, de distances et de perceptions, le cours de l'année paraît ralentir et chacune de ses phases, fragmentée à l'extrême par la finesse de l'observation, se distend.

Pour le poète Matsuo Bashō, qui les inscrit dans ses journaux de voyage au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, ces poèmes doivent avant tout produire, avec légèreté, une rencontre : entre ce qui relève de l'immuable («fūeki») et ce qui appartient à la fluidité («ryūkō»), entre stabilité et fugacité. Le vol d'un oiseau dans le ciel, un chat qui détalait sur le toit : sur fond de nuit ou d'hiver, dans la lumière égale et le temps traversé, c'est le passage



F. Melcarnet / urbimages.fr

jardin, qui paraît flotter sur une aire de sable dont les buissons arrondis d'azalées répondent à la forme des collines, au loin, selon l'art chinois de l'«emprunt de paysage». Régulièrement, un claquement bref interrompt le songe. Placé dans la faible pente d'un ruisseau, un tube de bambou fermé en son milieu se remplit puis se vide de façon cyclique, par un principe de contrepoids, et vient alors frapper une pierre. Et c'est précisément par cette incise sonore qui vient en un éclair griffer le silence, mais avec la douceur d'une pulsation et dans le léger rebond du bambou sur la pierre, que l'espace du jardin est rendu habitable au visiteur passager. ■

Véronique Brindeau



# DES JARDINS EN

On les contemple comme des œuvres d'art. Codifiés selon la tradition, ces havres

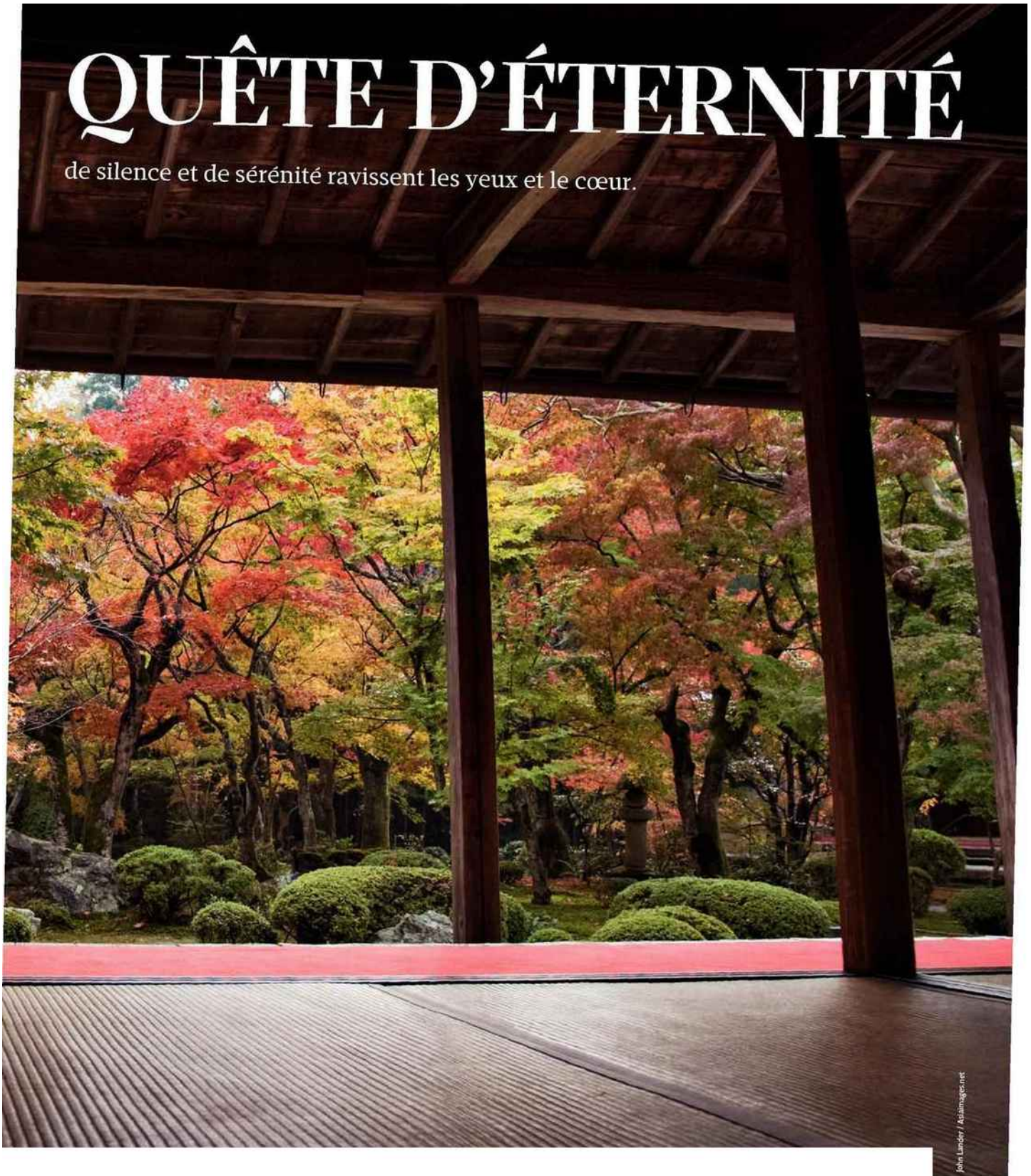


**庭 IMPRESSIONNISTE** Tel un tableau vivant, ce jardin aux érables rougis par l'automne s'offre au regard dans un cadre de bois et de tatamis. On l'admire au temple bouddhiste zen Enkō-ji, à Kyoto, fondé en 1601 par le shogun Tokugawa.



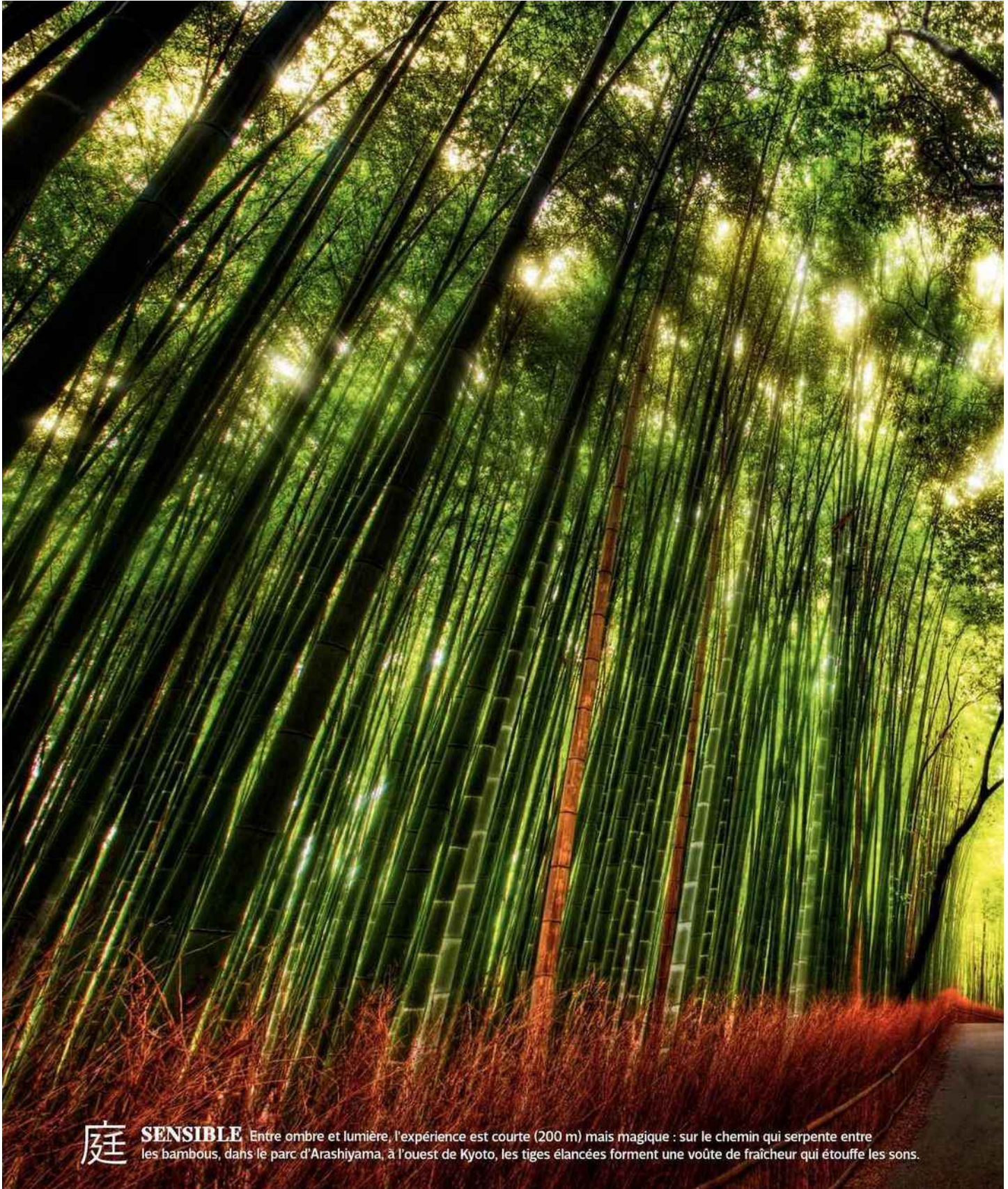
# QUÊTE D'ÉTERNITÉ

de silence et de sérénité ravissent les yeux et le cœur.



John Landier / iStockphoto.com

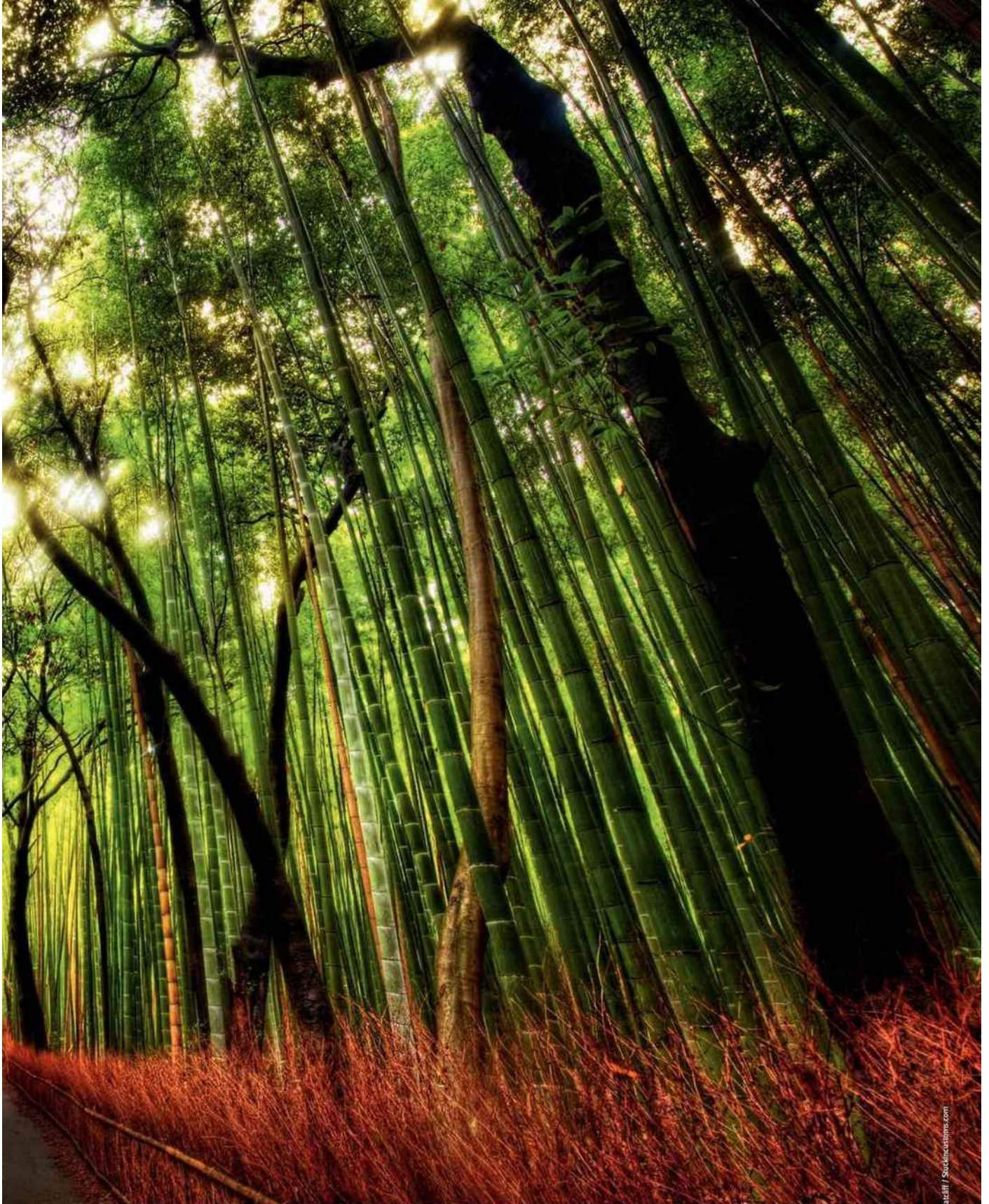




庭

**SENSIBLE** Entre ombre et lumière, l'expérience est courte (200 m) mais magique : sur le chemin qui serpente entre les bambous, dans le parc d'Arashiyama, à l'ouest de Kyoto, les tiges élancées forment une voûte de fraîcheur qui étouffe les sons.





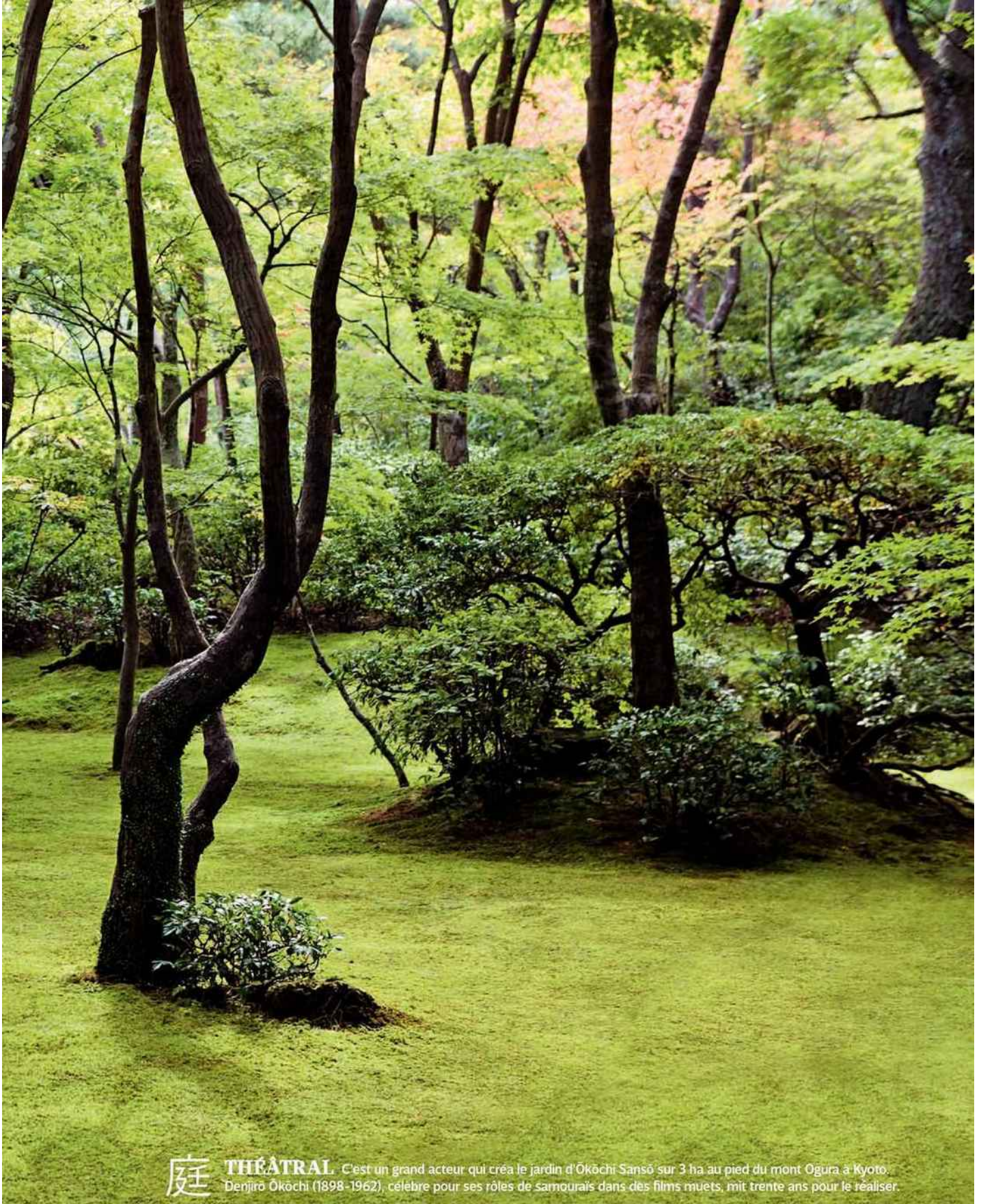
Troy Ratcliff / Shutterstock.com





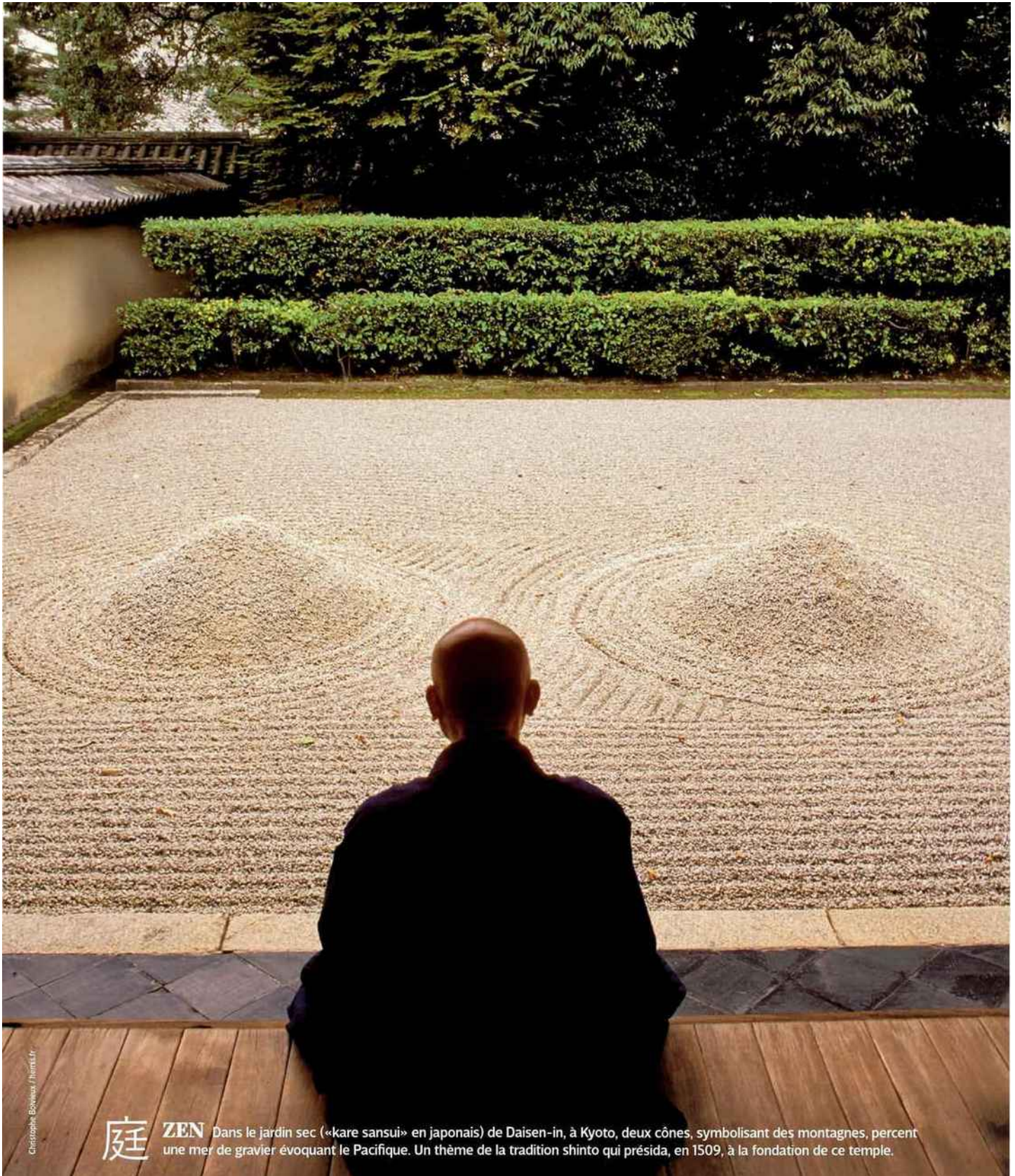
M. de la Roche / J. de la Roche





庭 **THÉÂTRAL.** C'est un grand acteur qui créa le jardin d'Okōchi Sansō sur 3 ha au pied du mont Ogura à Kyoto.  
Denjiro Okōchi (1898 - 1962), célèbre pour ses rôles de samouraïs dans des films muets, mit trente ans pour le réaliser.





Christophe Bévieux / hertel.fr

庭

**ZEN** Dans le jardin sec («kare sansui» en japonais) de Daisen-in, à Kyoto, deux cônes, symbolisant des montagnes, percent une mer de gravier évoquant le Pacifique. Un thème de la tradition shinto qui présida, en 1509, à la fondation de ce temple.





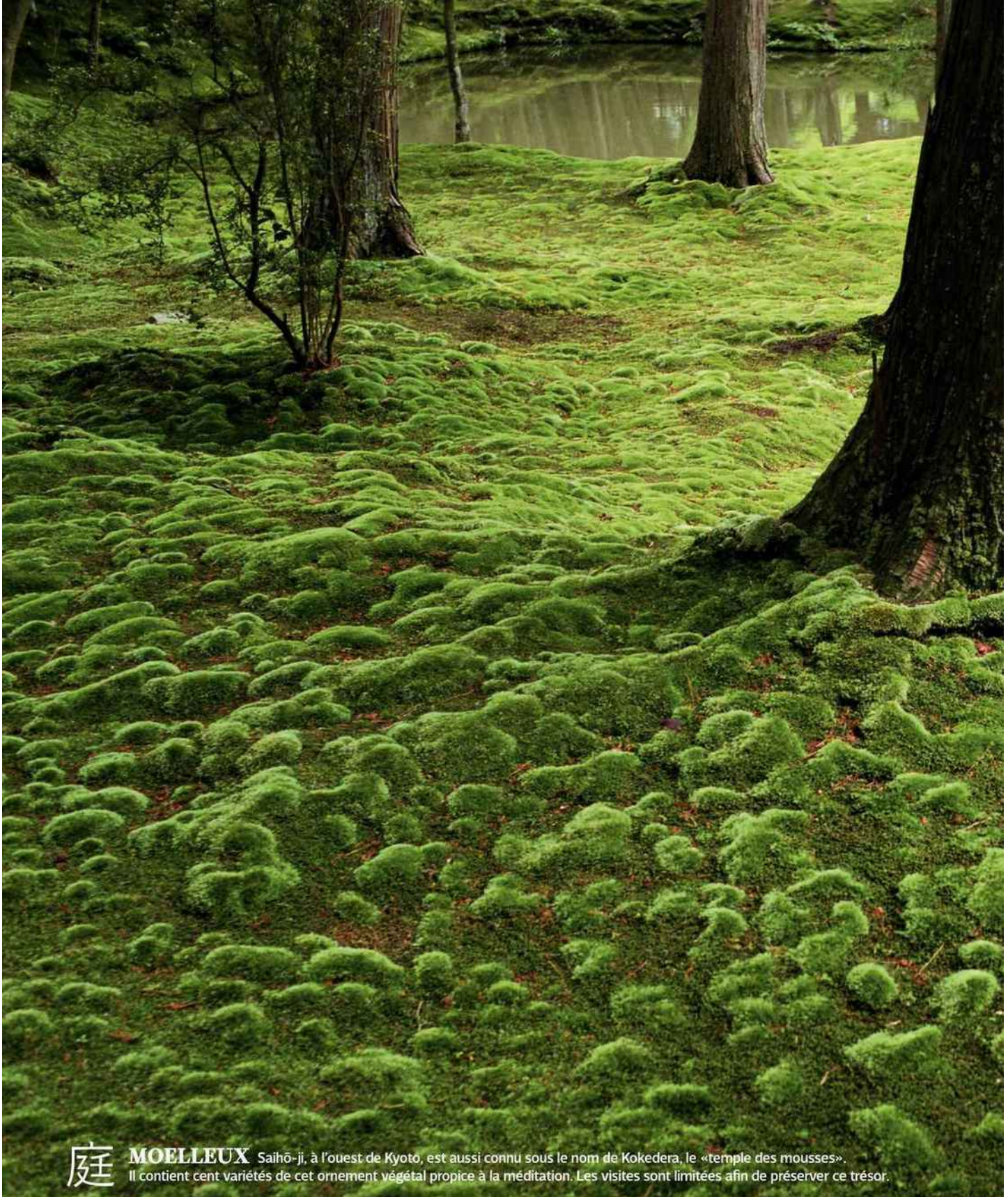
**庭 FABULEUX** Banryu-tei (2 000 m<sup>2</sup>), à Koyasan, est le plus grand jardin zen du Japon. Ses 140 rocs de granit imitent le dos de dragons émergeant d'une mer de nuages.



**庭 IMAGÉ** Le mont Hiei, au loin, fait partie de la scénographie du jardin du temple Shôden, dans le nord de Kyoto. Les azalées figurent «une famille de lions traversant la rivière».

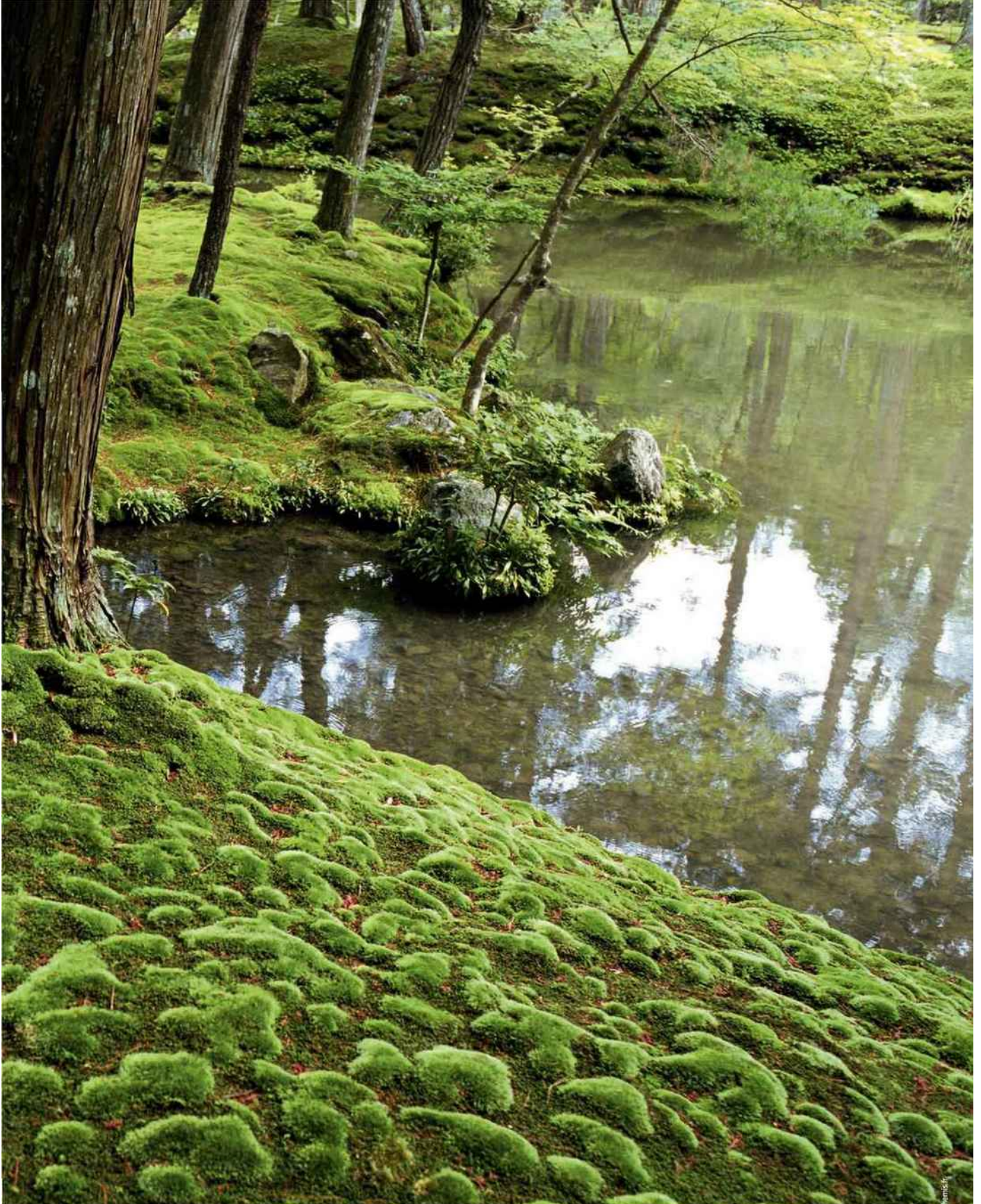
Photos: John Lander / Asiamages.net



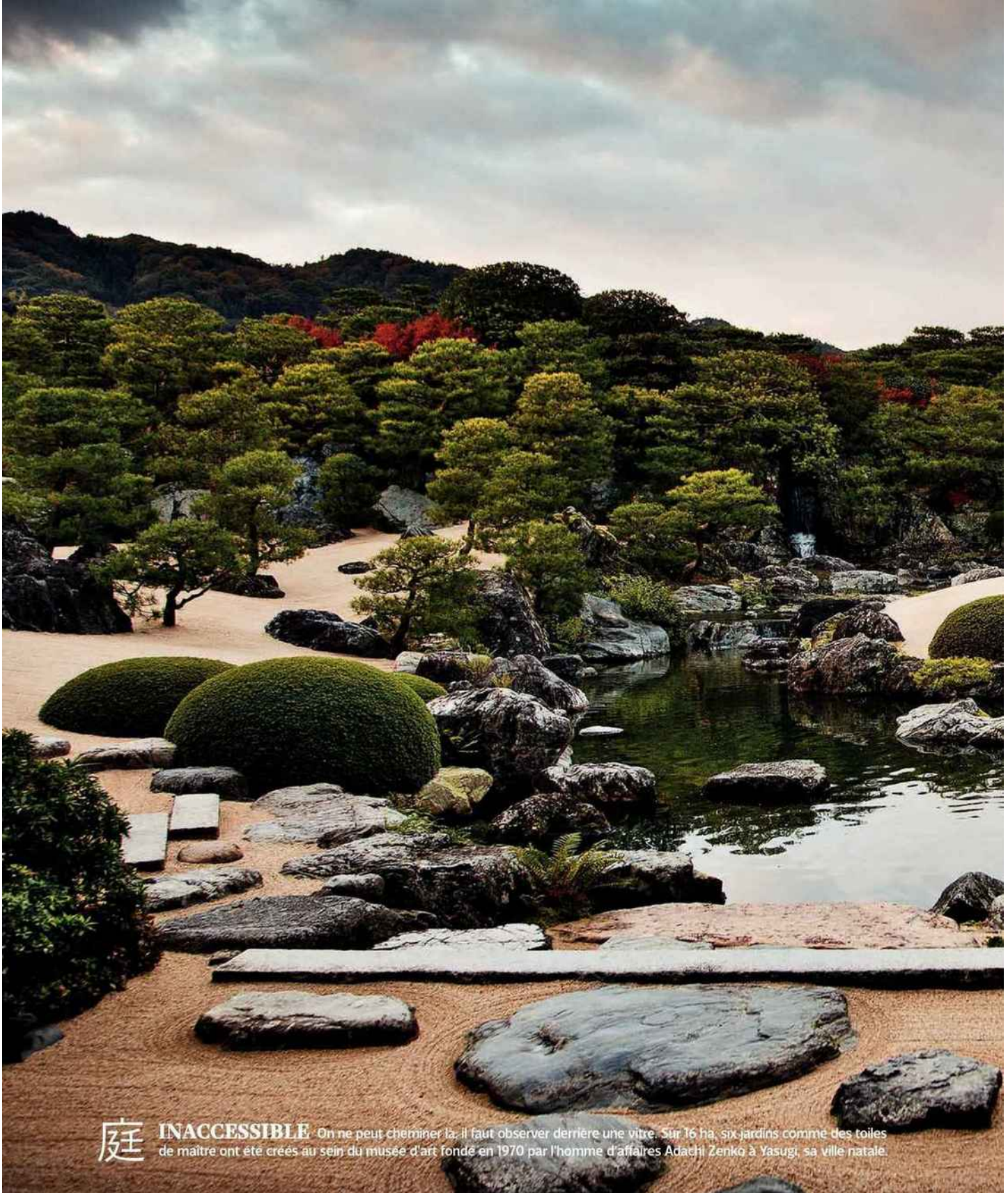


庭 **MOELLEUX** Saihō-ji, à l'ouest de Kyoto, est aussi connu sous le nom de Kokedera, le «temple des mousses». Il contient cent variétés de cet ornement végétal propice à la méditation. Les visites sont limitées afin de préserver ce trésor.





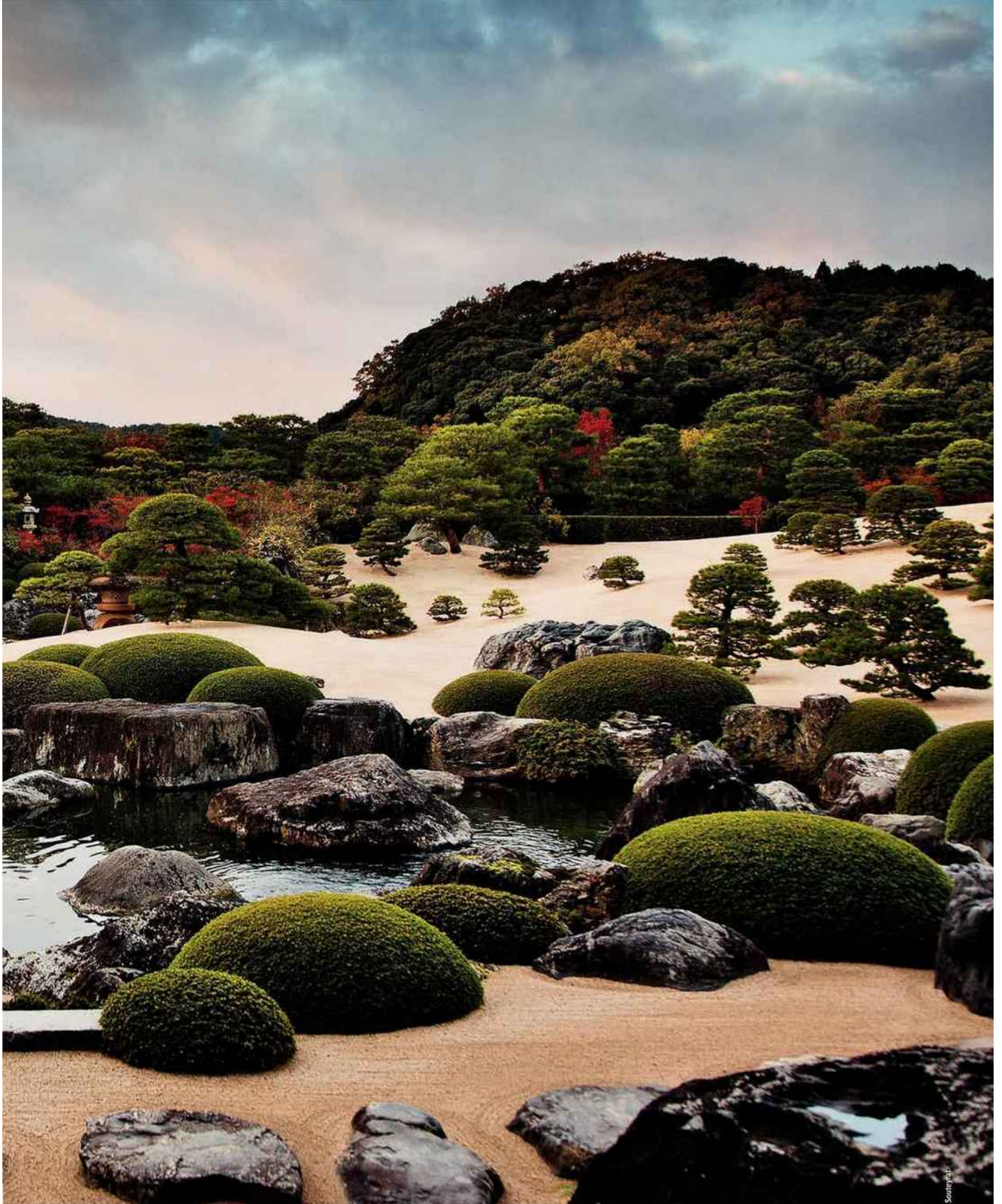




庭

**INACCESSIBLE** On ne peut cheminer là, il faut observer derrière une vitre. Sur 16 ha, six jardins comme des toiles de maître ont été créés au sein du musée d'art fondé en 1970 par l'homme d'affaires Adachi Zenko à Yasugi, sa ville natale.



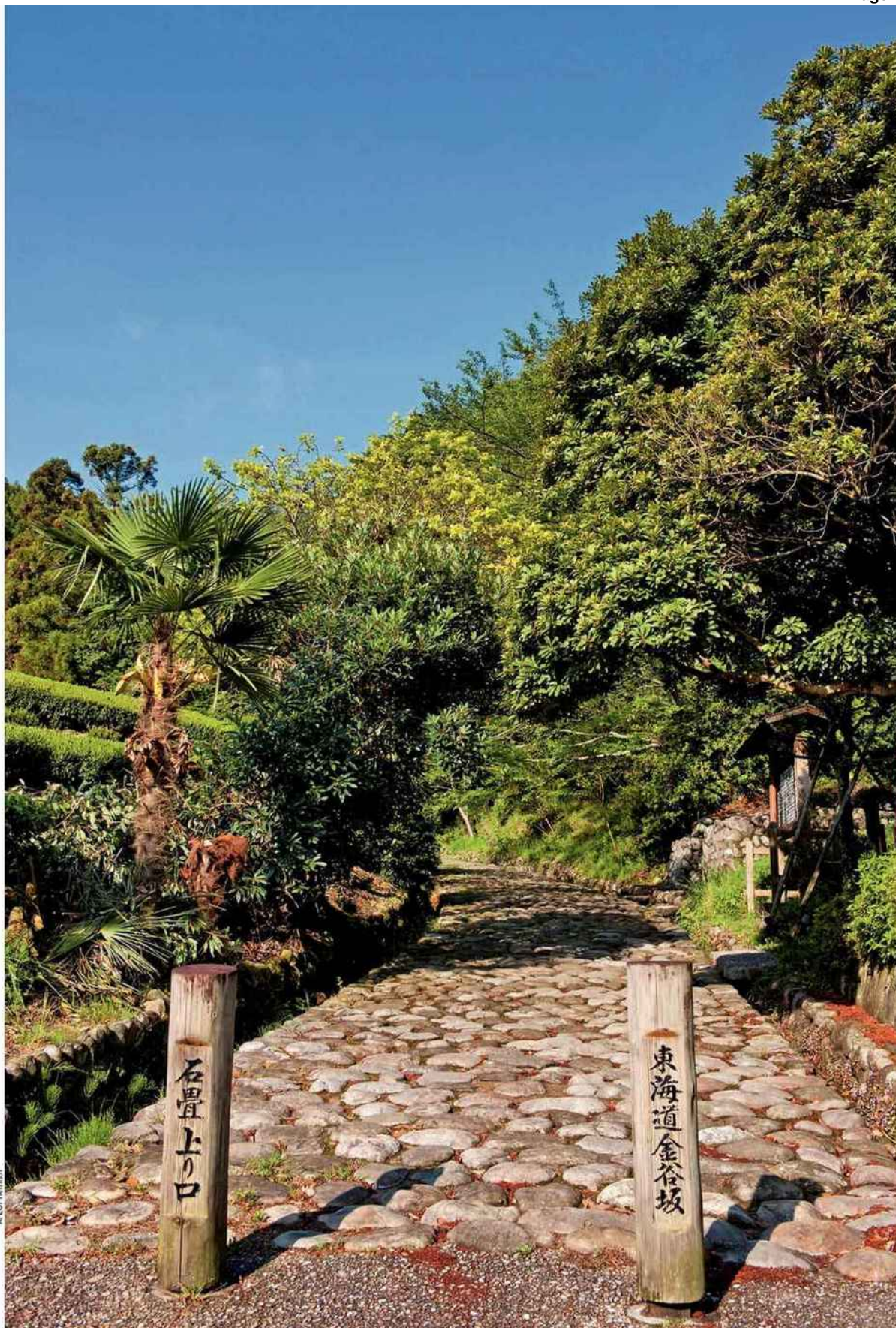


Jeremy Sauter



## 金谷

Sur les 480 km d'origine, il ne reste que quelques pans intacts du vieux Tokaido (ici près de Kanaya), très recherchés des marcheurs et des amateurs d'histoire.



ARLO / Hémis.fr



# SUR LA ROUTE DES SEIGNEURS

Randonneurs et nostalgiques du Japon féodal redécouvrent le Tokaido, un chemin entre Kyoto et Tokyo, construit jadis par un puissant shogun. Traversant rivières et cols, il longe le Pacifique face à des panoramas renversants.

PAR ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI (TEXTE)

**S**ous la pluie de moisson qui inonde ce mois de juin, une foule accompagne la parade annuelle du «mikoshi», le palanquin divin du sanctuaire de Shinagawa, un quartier populaire de la baie de Tokyo. Offert par la dynastie Tokugawa il y a 400 ans, cet autel de 3,7 tonnes, richement paré d'or, est porté par les habitants à travers les rues détrempées, bordées d'étals de saké. Un masque grimaçant laqué rouge orne le mikoshi, cadeau de Ieyasu Tokugawa en personne. Devenu shogun tout puissant après avoir remporté la bataille de Sekigahara, il était venu prier ici pour la victoire quand il n'était encore qu'un «daimyo», un seigneur local. L'une de ses premières décisions une fois arrivé au pouvoir fut de transférer la capitale impériale de Kyoto vers son fief d'Edo (l'actuelle Tokyo), marquant le début de l'ère du même nom. Entre les deux, il fallait une route. Qui allait devenir une légende.

Appelée Tokaido, littéralement «route de la mer de l'Est», cette voie fut aménagée sur 480 kilomètres le long du Pacifique. Une route périlleuse, truffée de bandits, frôlant précipices et rivières profondes : Ieyasu avait exprès choisi un tracé hérissé d'obstacles naturels, pour dissuader toute armée ennemie d'atteindre Edo. Partant de la nouvelle capitale en direction de Kyoto, les daimyos, moines ou commerçants parcouraient en moyenne

vingt kilomètres par jour, faisant étape dans cinquante-trois villes relais – dont la première était justement Shinagawa. Aujourd'hui, ce sont des nostalgiques de la très féodale ère Edo (1603-1867) ou de simples amateurs de marche à pied, qui, s'élançant depuis le pont de Nihonbashi, à Tokyo, s'aventurent sur ce qui reste du parcours. Ils le savent, le sentier du vieux Tokaido n'est pas toujours une partie de plaisir. Mieux vaut prévoir une bonne paire de chaussures et, à certaines époques de l'année, un imperméable à toute épreuve. Sans compter que, désormais entrecoupé par deux lignes de train, une nationale et une autoroute, l'ancien tracé traverse aussi une mégalopole de cinquante-cinq millions d'habitants. Pourtant, petit miracle, quelques pans de la vieille route subsistent, pleins de charme.

Yohei Moteki, étudiant, vient de tenter l'aventure. «J'ai marché quatorze jours à pied depuis Tokyo, raconte-t-il. Autrefois, c'était le temps que mettaient les voyageurs pour arriver à Kyoto. Malheureusement, je ne suis pas parvenu jusque-là ! Il faut vraiment du courage. Mais quelle formidable leçon d'histoire !» Le Tokaido du XVII<sup>e</sup> siècle était la plus importante des cinq routes majeures reliant Edo aux seigneuries de tout le pays. Le Japon sortait d'un siècle de guerre, et les daimyos, qui régnaient sur quelque trois cents fiefs, avaient l'esprit frondeur. Le

## L'ITINÉRAIRE BIS DES PRINCESSES

La route comportait des déviations : les «hime kaidō» (routes des princesses), un réseau emprunté par les femmes qui voulaient entre autres éviter le lac Hamana, dont la traversée était réputée de mauvais augure. Mais il s'agissait surtout d'échapper au poste frontière d'Arai car elles voyageaient souvent sans laissez-passer. La route garde de beaux tronçons le long de ses 60 km surplombant le lac. A cause des séismes fréquents sur le Tokaido, beaucoup de voyageurs finirent par l'emprunter, au grand dam du shogun qui tenta de l'interdire par peur de perdre le contrôle sur ses vassaux.

shogun Ieyasu leur imposa donc de résider un an sur deux à Edo. Et pour couper court à toute velléité de rébellion, leurs familles étaient, elles, assignées à résidence dans la nouvelle capitale.

Entre Odawara, le neuvième relais, et Hakone, plus à l'ouest, la pluie ruisselle sur les «tatamis de pierres», lissés depuis quatre siècles sous le pas des courtisanes. Ces chemins de forêts pavés et glissants, étape réputée la plus difficile, ont été restaurés. Jadis, les processions de daimyos, après une halte nocturne dans les «onsen» (sources thermales) de l'actuelle ville de Hakone Yumoto, gravissaient avec chevaux et palanquins le col de Hakone, à 846 mètres d'altitude, avec sa «pente de la femme qui tombe» («onna korobashi zaka») ou celle du «singe qui glisse» («saru suberi zaka»). Pour les affronter, il fallait toute la force des «kumosuke», les sherpas japonais, des palafreniers et porteurs réputés grands buveurs et un peu voyous.

Les chemins forestiers qu'ils empruntaient ne subsistent aujourd'hui qu'en pointillés. Les tronçons fléchés s'interrompent au bout de quelques centaines de mètres. Il faut alors briser le charme et longer la route goudronnée afin de rejoindre le prochain. Une des sections les mieux préservées se trouve entre Moto-Hakone et Hatajuku. Là, se dresse l'«amazake chaya», une maison de thé qui sert depuis quatre cents ans



le même saké au goût sucré, accompagné d'une pâte de riz «mochi» pour revigorer les marcheurs. L'imposante maison en bois, coiffée d'un toit de chaume, une curiosité au Japon, sent bon le feu de cheminée. Elle est ouverte «du lever au coucher du soleil, même pour un seul voyageur», selon la tradition familiale. «L'amazake est un saké sans alcool, à base de riz, sans ajout de sucre», précise Satoshi Yamamoto, le jeune patron. Son père a permis la restauration d'un pan de la route en déterrant lui-même les pierres rondes enfouies derrière l'auberge par les nombreux séismes qui ont secoué la région au cours du temps.

naient à s'échapper, explique Tomonori Akiyama, directeur du musée de Hakone. De nobles épouses se languissant de leur mari ou de pauvres servantes désireuses de rendre visite à leur famille... Mais si elles se faisaient prendre, elles risquaient le pire.» De vieilles femmes étaient chargées d'examiner chaque détail de leur anatomie pour s'assurer que leur identité correspondait à leur laissez-passer. Car beaucoup se déguisaient en hommes. Otama, jeune domestique, fut ainsi exécutée en 1702 pour avoir tenté de rejoindre les siens. Un étang, serti dans la verdure, porte aujourd'hui son nom. Après Hakone, le Tokaido file le

A Yui, le seizième relais, aujourd'hui situé dans un quartier de Shizuoka, Tozo Hara est le dernier héritier de la maison Harato, spécialisée dans la «sakura-ebi», ou crevette «fleur de cerisier», un minicrustacé d'un joli rose pêché dans la baie de Suruga. «Nous existons depuis 1800, raconte Tozo Hara. Mes aïeux vendaient des morues et des sardines. J'ai assuré la relève avec ces crevettes !» La ville compte encore de vieilles demeures, surnommées «unagi no nedoko» – «lit de l'anguille» – tant elles s'étirent en longueur. La route bifurque et grimpe ensuite le long d'un village où, en ce début d'été, les familles trient les récoltes de nêfles et de mandarines. L'ascension du col de Satta, à pic sur l'océan, offre un panorama unique : surplombant la baie, le Fuji se dresse, grandiose dans le jour qui tombe, tandis qu'à ses pieds court en traînées lumineuses le trafic intense de la nationale 1, de l'autoroute Tomei et de la ligne de chemin de fer. Ce passage, autrefois des plus périlleux, fut représenté sur de nombreuses estampes. Comme d'ailleurs l'ensemble de la route, qui a captivé différents peintres japonais, dont l'un des plus illustres, Hiroshige. En 1832, il voyagea avec une délégation du shogunat et peignit la série «Cinquante-trois Relais du Tokaido», qui fit connaître la route dans le monde entier. Dans une ancienne auberge de Yui, transformée en musée, on peut aujourd'hui admirer plus de 1 200 de ses œuvres.

A Fuchu, dix-neuvième relais, la maison de thé Sekibeya sert depuis 1804 les gâteaux de pâte de riz sucrée qu'appréciait le shogun, à une époque où le sucre était ●●●

## A Fuchu, on peut manger les gâteaux préférés du shogun

A Hakone, le dixième relais, les eaux limpides du lac Ashi, nimbées de brume le soir venu, reflètent le sommet de la plus sacrée des montagnes, le mont Fuji. Le site splendide, escapade prisée des Tokyoïtes, cache une terrible page d'histoire. Sur les rives du lac Ashi, une imposante allée de cèdres mène à l'ancien poste de contrôle (reconstruit à l'identique, c'est aujourd'hui un musée), le plus redouté du Tokaido. Il avait pour but d'empêcher les armes d'entrer à Edo... mais surtout d'interdire aux femmes d'en sortir. Les épouses des daimyos, recluses dans la nouvelle capitale avec leurs enfants, devaient obtenir un sauf-conduit pour la quitter. «Certaines parve-

On vient de tous les environs pour y déguster les fameux «soba», de succulentes nouilles de sarrasin faites maison. La demeure existe depuis 1682. Après l'ère Edo, elle fut fréquentée par des personnalités comme le samouraï Yamaoka Tesshū, pacificateur durant la restauration Meiji, ou le célèbre bandit d'honneur Shimizu no Jirocho, ancêtre des yakuzas né en 1820, à la fois craint et aimé. «Il était yakuzas mais il avait du cœur !» lance Daizaburo Sano, vieux monsieur de 81 ans au regard espiègle, qui tient l'auberge Taiya avec son fils. La sévère photo de Shimizu trône toujours dans le couloir, rappelant que le Tokaido était aussi arpenté par des hors-la-loi en tout genre.

### «CINQUANTE-TROIS RELAIS DU TOKAIDO»

C'est le nom de la célèbre série d'estampes réalisées par Hiroshige Utagawa en 1832. Son œuvre a voyagé dans le monde à partir de 1870, quand le Japon s'est ouvert, et influença les impressionnistes.



DÉPART | NIHONBASHI, EDO



8° RELAIS | OISO



16° RELAIS | YUI



rare. En cuisine, les cuistots malaxent la pâte en jetant des coups d'œil furtifs au match de foot Japon-Côte d'Ivoire, comptant pour la Coupe du monde. Sur l'autre rive de l'Abe, côté Mariko (le vingtième relais), le restaurant Chojiya, établi en 1596, est une autre légende : cette vaste demeure propose depuis toujours une soupe de «tororo», une igname locale, dans une salle ornée des cinquante-trois estampes de Hiroshige. «Ce sont des copies, mais mon grand-père avait acheté une série originale lors d'une vente aux enchères !» lance Hiroyuki Shibayama, quatorzième génération de la maison. Le jeune homme, aux cheveux relevés en chignon comme les samouraïs, est très attaché aux valeurs de l'ère Edo. «A l'époque, paysans et aubergistes étaient solidaires, expliquait-il. Le tororo est aujourd'hui un produit du terroir servi par des dizaines de restaurants traditionnels. L'enjeu de Chojiya est aussi de préserver l'agriculture locale.»

### Les habitants se mobilisent pour restaurer le chemin

Entre Fuchu et Mariko, un pont métallique enjambe la rivière Abe, qu'autrefois on ne traversait que grâce à la force de porteurs. Comme les montagnes, le passage des rivières était un casse-tête. Le shogun avait veillé à interdire les ponts pour protéger sa capitale. A 130 kilomètres de là, non loin de Nagoya, une majestueuse allée de pins centenaires conduit au trente-cinquième relais, celui de Goyu. Là, dans l'enceinte d'un temple, de vieilles tombes en pierre témoignent de la tragédie des «meshimori onna», littéralement «les femmes qui remplissent les

bols». Pendant l'ère Edo, issues de milieux paysans très pauvres, elles étaient vendues à des patrons d'auberge pour rembourser les dettes de leur famille. Corvéables à merci, elles mouraient souvent d'épuisement, dans l'anonymat. Apitoyé, un habitant rassembla leurs dépouilles. Hormis ces sépultures, il ne reste à Goyu que quelques mètres préservés de la route pavée, perdus derrière l'autoroute, le chemin de fer et la nationale.

De l'autre côté de la baie d'Ise, Seki, le quarante-septième relais conserve au contraire un patrimoine exceptionnel : sur deux kilomètres se succèdent les «machiya», vieilles maisons en bois avec tatamis et cloisons de papier, dont l'entrée sert de boutique et le fond, d'habitation. Mais Seki peine à retrouver son dynamisme d'antan. «Les subventions pour restaurer l'architecture n'ont pas empêché l'exode rural ni le vieillissement de la population», remarque Rikio Kuroda, le directeur de l'office du tourisme local.

Un peu plus loin, Tsuchiyama, quarante-neuvième relais, cultive son amour de la tradition. A la fin

### Un réseau sous surveillance

Le Tokaido était la plus importante des cinq routes créées sous le shogunat Tokugawa pour relier sa capitale aux grands fiefs. Ce réseau lui permettait d'étendre son contrôle sur des vassaux trop indociles. Sur ces axes se trouvaient une cinquantaine de postes de contrôle où ses hommes vérifiaient l'identité des voyageurs et inspectaient les bagages pour éviter que des armes n'arrivent jusqu'à Edo.

de l'ère Edo, la restauration Meiji (1868), qui renversa le shogunat et rétablit l'empereur dans son autorité, inaugura un chemin de fer sur le tracé du Tokaido. Pourtant, ici, nulle gare. «Les gens sont un peu sauvages : ils ont refusé le train, explique Masaki Matsuyama, le fondateur de l'Assemblée des relais du Tokaido, association créée en 2003. Ils pensaient pouvoir vivre comme avant.» Le mouvement des habitants pour faire revivre les relais et les ouvrir au tourisme est né ici il y a environ trente ans. Sur les hauteurs, la vieille route serpente dans la montagne de Suzuka, voilée de brume, un ancien repaire de «sanzoku», les bandits des montagnes. Kyoto est à cinquante kilomètres et, à partir d'ici, le marcheur trouve peu de traces des anciens relais. Mais il suffit parfois de s'écarter de la nationale pour se retrouver hors du temps, dans un village de bois qui affiche fièrement sur une plaque son appartenance au «Kyū-Tokaido», le vieux Tokaido. Un chemin qui ne demande qu'à ressurgir du passé. ■

Alissa Descotes-Toyosaki



36° RELAIS | AKASAKA



46° RELAIS | KAMEYAMA



ARRIVÉE | KYOTO